

**Extraits de *Le Voyage de la vie, Récit autobiographique 1890-1945*
Vera Sormani**

Nous n'avons jamais eu autant d'élèves qu'en cet automne de 1942. Mon mari commande d'autres pupitres et fait ajouter des tables à nos deux réfectoires. Nous faisons venir de Turin de belles images murales décoratives. Le « jardin d'enfants » à lui seul compte une trentaine de petits hôtes, et il faut une jeune bonne exprès pour eux, la maîtresse ne pouvant suffire à tout. De trois à sept, il y a des cours de culture générale et de langues. Tous s'inscrivent pour l'allemand. Pour l'anglais : seuls une petite Française et un petit Mexicain. Allons, cela va bien ! L'école a grand air ; petite vue de la rue ; grande à l'intérieur, elle prend une importance inconnue jusqu'alors. Pendant le premier mois, c'est toute une affaire de calmer les caprices des petits nouveaux et les inquiétudes des parents. Enfin, tout est rentré dans l'ordre, tout marche au chronomètre. Voici défiler cent petits tabliers à carreaux blancs et bleus, qui traversent en diagonale la direction pour se rendre à la récréation, dans le vestibule au bas de l'escalier de marbre, quand... Hu-hu-hu... la sirène ! De nuit, on s'était habitué à sauter à bas de son lit et se réfugier à la cave, nous croisant avec la chatte Dinn-dinn courant se tapir sous nos lits, alors que nous nous hâtions vers ses domaines souterrains ; mais voilà qu'au recul de l'axe en Afrique correspond une recrudescence d'incursions aériennes en Italie.

Hu-hu-hu... Comment, en plein jour ? Encore ? Les maisons n'ont pas de véritables refuges. Les caves, s'il y en a, ne sont pas dépourvues de risques ; les gens y descendent quand même pour s'y terrer comme des bêtes traquées. Les gens du peuple passent la nuit sous les tunnels ou dans les méandres souterrains du métro. Le matin, à l'aube, on rencontre de longues files de femmes échevelées qui rentrent dans leur taudis, encombrées de marmots, d'oreillers et de couvertures. Les gens riches recommencent à quitter Naples et les rangs de nos petits élèves se desserrent.

C'est le 4 décembre. Dans le calme de l'après-midi éclatent la canonnade, le crépitement des mitrailleuses et le sifflement monstrueux des engins de mort. Hu-hu-hu... se décide enfin la sirène, mais trop tard ! Sur la place de la Poste, les passants et les trams arrêtés ont été réduits en bouillie. Parmi les victimes : une fillette – notre ancienne élève – et son petit frère. Ils devaient quitter Naples le lendemain et étaient sortis avec leur gouvernante pour des emplettes. « Attendez-moi là sur le trottoir, pendant que j'entre un instant dans le magasin en face : il est dangereux en ce moment-ci de traverser la rue tous les trois. » Quand la gouvernante revint, il n'y avait plus d'enfants.

Le jour suivant, on entend à la radio la voix de celui qui a voulu la guerre et l'a déchaînée sur son pays. « Que ceux qui peuvent s'enfuient, et que les écoles ferment ! » C'est une débandade générale. Naples est bombardée de jour et de nuit.

Quelques jours plus tard, nous partons avant l'aube, frôlant le corps des dormeurs dans la gare du métro. Prévoyant le pire, nous venions ainsi que Thérèse, de louer

une maisonnette à Positano ; et nous y arrivons précédés d'un petit camion portant nos bagages. Bien nous a pris, car les frais de transport vont atteindre des hauteurs vertigineuses et on se battra pour trouver un logis. [...]

Avec janvier, la vie nous reprend dans son étau. La vie ! Il faut continuer à la mériter, à la gagner. Les prix montent, d'une manière inexorable, comme la marée. Pourrions-nous jamais rouvrir notre institut ? En attendant, nous faisons savoir au noble public de Positano la présence des directeurs de l'Institut italo-suisse dont va s'ouvrir une petite succursale. Notre salle à manger, à la grande baie vitrée qui encadre la mer, se remplit de parents venant inscrire leurs enfants. Il y en a douze d'inscrits et autant d'adultes pour les langues. Nous voici tous les trois maîtres d'école durant la matinée ; Marise a les petits, mon mari a les moyens et moi les grands. C'est éreintant, car nous sommes mal outillés et on entend ce qui se dit d'une table à l'autre. Quand arrive midi et demie, nous sommes gelés et affamés. L'après-midi, ce sont les leçons de langues aux adultes. Dès qu'il y a une heure de libre, je travaille avec Marise à son latin et ses mathématiques, pour l'examen final d'État auquel elle compte se présenter.

L'arrivée de tant de riches réfugiés a décuplé les prix ; aussi la nourriture que nous pouvons nous permettre n'est-elle guère substantielle : il faut se nourrir surtout de paysage et d'air frais, tout en dépensant beaucoup de substance grise. Mais ce qu'on dort bien !

Pendant ce temps, les oisifs de Positano, parmi lesquels les parents de nos élèves, combinent réceptions et pique-niques au champagne, faisant les fous et faisant bombance. On dirait des somnambules dansant au bord d'un gouffre.

La guerre se rapproche. En Égypte, c'est la reculade. L'ennemi est en train de conquérir l'empire italien. Le négus remonte sur son trône, escorté des Anglais.

De nos fenêtres, nous voyons une goélette marchande poursuivie par un sous-marin zigzaguer sur l'eau, comme prise d'ivresse, puis soudain immobile, s'appuyer sur le côté sur le mol oreiller de l'onde, comme pour s'y endormir. Et l'eau après s'être fendue, pour engloutir sa proie, recolle ses bords sur elle et demeure hermétiquement close. Les membres de l'équipage sont recueillis à demi morts de froid, après avoir été ballottés de ci de là pendant des heures par l'eau glacée. Il y en a même un qui est mort tout à fait : son pied nu dépasse de la couverture jetée sur le corps.

Après la Tripolitaine, c'est le tour de la Sicile de subir l'invasion.

Alors le dictateur fait entendre sa voix pour la dernière fois. Il n'a plus le pouvoir d'électriser les vivants et de réveiller les morts. Il se moque des buveurs de thé, des joueuses de golf et assure que si les Anglais touchent le sol sicilien, ce sera dans une position horizontale. Il parle non plus de « raccourcir les distances sociales », mais de les supprimer tout à fait. Espère-t-il ainsi gagner l'appui des communistes ?

Son discours suscite ironie et sarcasmes. On se murmure sous le manteau les bruits scandaleux qui courent : le Duce s'adonnerait à de folles dépenses pour sa maîtresse. Les sacrifices ne sont-ils donc que pour les autres ? Et jamais pour lui ni pour ceux de sa clique ? Personne n'a plus foi en lui.

Les Allemands qui parcourent les routes sur leurs camions ont l'air soucieux et ne sourient plus à personne...

(Les notes de bas de page ne sont pas reproduites ici)